

### CHAPITRE III

La découverte de Stanley et l'Europe. — L'œuvre africaine du Roi des Belges. — Le Comité d'études du haut Congo. — Le colonel Strauch. — Stanley retourne à Banana. — Une croyance des Kabindas. — Les passagers du *Barga*. — Une escadre dans un bateau. — Le baobab.

**L'**ÉCLATANTE et rapide nouvelle de l'apparition de Stanley à l'embouchure du Congo fit tressaillir la société contemporaine dans ses sphères savantes et philanthropiques. Cette nouvelle arrivait au moment où les plus grands États de l'Europe et de l'Amérique s'agitaient dans les convulsions d'une crise économique intense minant leur richesse et leur sécurité; à l'heure où les vieilles nations européennes, trop à l'étroit dans leurs frontières, tournaient leurs regards vers le vaste continent noir, faisaient d'unanimes efforts pour en explorer les parties inconnues et songeaient à l'avantage que l'on pourrait tirer de leur découverte.

Le Portugal organisait et plaçait sous le commandement du major Serpa Pinto une exploration scientifique ayant pour objectif les bassins du Zambèze et du Congo.

La France aidait de Brazza et ses compagnons Marche et Ballay dans leur campagne de l'Ogoué.

Le Comité britannique, qui dirige à Londres le *Fonds africain*, traçait entre l'Océan, les grands lacs et le fleuve Zambèze, un immense réseau de découvertes futures réservées à ses nationaux.

Les Allemands retournaient, guidés par le docteur Lenz, au territoire des Adouma, voisins de l'Ogoué.

La Belgique, incapable de se laisser distancer par ses aînées dans l'arène de la civilisation, suivait avec orgueil les audacieuses mais glorieuses entreprises qu'un certain nombre de ses enfants, pionniers héroïques de la conquête africaine, conduisaient vaillamment au pays des nègres, des côtes de Zanzibar au lac Tanganika.

Plus que jamais l'insatiable désir qui pousse l'homme blanc à rechercher, à découvrir, à posséder, à civiliser tous les points du globe, révélait son existence et sa force !

Aussi le succès inespéré du voyage de Stanley, transmis aux quatre coins du monde sur les ailes de la Renommée, soulevait-il chez tous les peuples civilisés des acclamations enthousiastes et sympathiques, où perçaient des lueurs d'espoir.

Un homme, en possession de forces restreintes, triomphant de mille et mille obstacles, héros d'aventures si dramatiques, si extraordinaires, que l'imagination fertile et audacieuse de Jules Verne n'eût pas osé les concevoir, un voyageur intrépide, envoyé et défrayé par deux seuls journaux, privé durant trois années de tout secours, de toute nouvelle des contrées des deux mondes, réduit aux uniques ressources de son courage, de son expérience des difficultés de la vie des tropiques, avait traversé sur le chemin qui marche et parfois qui se précipite menaçant et terrible, la région centrale mentionnée jusque-là sur les cartes d'Afrique sous le titre de *pays inconnu*.

Il avait, dans le cours de ses rudes étapes, surpris l'essence première des secrets mystérieux d'un monde qui comptait des millions de créatures humaines, barbares mais inconscientes, plongées dans l'ignorance la plus absolue, vivant brutalement des fruits délicieux de leurs bois exotiques, des animaux divers que recélaient leurs forêts, des multiples poissons qui peuplaient leurs cours d'eau.

Grâce à lui, désormais, les doutes énoncés par les meilleurs esprits, lorsqu'il s'agissait de la possibilité d'ouvrir, au cœur de l'Afrique, des débou-

chés au commerce et à l'industrie des pays producteurs, n'avaient plus leur raison d'être. L'œuvre hardiment entreprise de régénérer une race humaine, d'arracher, par centaines de mille, des esclaves à la traite odieuse que Livingstone appelle une *iniquité monstrueuse*, d'enrichir le royaume, toujours trop pauvre de la science, de connaissances géographiques, d'observations utiles, de collections précieuses : cette sublime conception du premier duc de Brabant, devenu roi des Belges, laissait entrevoir dans un avenir prochain, une réalisation certaine.

Le Souverain, qui, depuis des années, sans cesse préoccupé des intérêts d'une nation avide de répandre au dehors l'exubérance de ses productions, de ses énergies, de ses dévouements, de ses talents, avait, par sa persévérance, ses largesses, son éloquence persuasive, groupé, encouragé, entraîné les éléments les plus divers et les plus capables pour les guider ensuite à l'accomplissement d'une tâche glorieuse et humanitaire; le Roi patriote, dont un souhait légitime, aujourd'hui réalisé, avait été, suivant sa belle expression, que Bruxelles devînt le quartier général d'un mouvement civilisateur africain; l'auguste et actif Président du Congrès géographique de 1876, l'Initiateur, l'Organisateur infatigable de l'Œuvre africaine : Sa Majesté Léopold II allait ajouter à tous ses droits à l'immortalité le titre irrévocable de premier civilisateur *pacifique* du continent noir, en parachevant, fécondant la découverte de Stanley.

Cette découverte était une victoire pour la science; le second roi des Belges devait en retirer une conquête définitive pour la civilisation.

Les sophismes étranges, les accusations pamphlétaires, les oppositions systématiques, les attaques paradoxales, les critiques impitoyables dirigées, au début de l'entreprise africaine, contre la fondation et les efforts de l'Association internationale, se sont évanouis, impuissants, devant le résultat atteint en peu d'années et ne figureront point dans l'histoire de l'avenir qui, de siècle en siècle, transmettra aux races futures éblouies le succès éclatant et unique à notre époque d'un Roi qui, sans ternir sa conquête par de sanglants massacres ou par l'emploi de moyens inavouables, a créé entre les États du vieux monde un lien de solidarité de plus, et permis à l'humanité de poursuivre, sur un domaine agrandi, l'accomplissement de ses destinées.

L'histoire consacra aussi des pages justement émues à la vaillante cohorte des premiers Belges, héros admirables de dévouement et d'abnégation, qui sont allés, au profit de la prospérité générale strictement liée à la cause de leur Souverain, poser sur le sol inexploré de l'Afrique inhos-

pitalière, les premiers et vigoureux jalons d'une entreprise grandiose, le plus souvent, hélas ! au prix de leur sang, de leur vie.

Crespel, Maes, Popelin, Ramaeckers et tant d'autres victimes, dont les mânes reposent, solitaires, à des milliers de lieues de leur chère Belgique, revivront éternellement dans la mémoire des Belges, fiers de leurs morts glorieuses, et puisant dans l'exemple de leurs généreux sacrifices des ardeurs plus vives, des élans plus irrésistibles vers la conquête civilisatrice du dangereux centre africain !

Plus les lauriers de la gloire sont rudes à gagner, plus une nation civilisée prodigue pour les conquérir le sang de ses enfants, ses richesses et sa force ! Les grandes et nobles causes ont eu, dans tous les temps leurs péripéties de gloires et de deuils ! La foi, la science, le patriotisme, la civilisation, comptent de nombreux martyrs ; et c'est en vain que l'Égoïsme, hideuse plaie qui ronge notre époque, essaye de pénétrer au cœur d'une société d'élite, gardienne immuable des sentiments les plus désintéressés, des aspirations les plus élevées, les plus légitimes, où se recrute la légion sans cesse renaissante des hommes d'initiative, d'action, de devoir, de progrès.

Cette société d'élite a eu et possède encore dans notre pays de nombreux adhérents dont le nombre accroît chaque jour la liste du martyrologe africain ; par elle, d'héroïques recrues succèdent volontairement aux héros tombés sous les flèches envenimées des sauvages, ou épuisés par les intempéries d'un ciel équatorial ; et la réalisation d'un fait inscrit en lettres d'or dans les annales de la régénération de la race noire, d'une branche de la famille humaine, demeurera la preuve irrécusable, l'éternelle récompense de sa vitalité.

Nous avons, dans la première partie de notre ouvrage, retracé les étapes émouvantes des Belges, parvenus à relier par des stations hospitalières successives la côte zanzibarite au lac Tanganika.

En juin 1877, la commission internationale de civilisation et d'exploration de l'Afrique, sorte de parlement de l'Association internationale, réunie au palais de Bruxelles sous la présidence de S. M. Léopold II, préméditait l'envoi éventuel d'une expédition qui, partant des environs de Loanda (océan Atlantique), se dirigerait de l'ouest vers le Tanganika et tâcherait d'opérer sa jonction avec les explorateurs venant de Zanzibar.

Un mois après, l'audacieuse descente du Congo effectuée par Stanley modifiait le projet de la commission.

L'attention des civilisateurs se concentra dès lors sur l'immense artère fluviale qui, grossie de volumineux et nombreux affluents, arrose et fertilise la vaste région du centre africain.

Ils se disposèrent à grouper de nouvelles forces, pour examiner la possibilité d'importer plus rapidement, en remontant le cours du fleuve, les bienfaits et les merveilles de nos mœurs et de nos industries, au cœur de cette terre d'Afrique, si près de nous par l'espace, si loin par les coutumes sauvages et cruelles de ses habitants.

Une tâche longue et laborieuse, capable de soutenir et de stimuler les âmes généreuses, réunissant toutes les conditions d'un succès populaire,



LE COLONEL STRAUCH

basée sur des desseins essentiellement philanthropiques et utilitaires, s'imposa aux mêmes intelligences qui avaient créé et dirigé l'Association internationale africaine.

La même haute initiative, la même influence royale patronnait, le 25 novembre 1878, une société nouvelle constituée à Bruxelles dans le but spécial d'explorer et de rendre accessible aux peuples civilisés le bassin du Congo, sous le titre de : *Comité d'études du haut Congo*.

Dans une lettre adressée le 24 mars 1884, par le général H. S. Sanford,

ministre plénipotentiaire des États-Unis, au sénateur américain Morgan, la large part que notre Souverain s'était réservée dans ce comité est brièvement et nettement définie :

« Cette œuvre, que le roi des Belges a pris sous sa haute et financière protection, s'est développée dans des proportions extraordinaires et a eu pour résultat pratique d'ouvrir à la civilisation et au commerce du globe une vaste, populeuse et fertile région, et d'y garantir la destruction future de ses marchés d'esclaves. »

Le Comité d'études devait en effet aux termes de son programme : tracer une route accessible et sûre à l'homme civilisé, à travers un pays où les obstacles physiques de toute nature s'alliaient à l'hostilité, à la barbarie invétérée de peuplades incultes; chercher par des travaux ingénieux et ardues à contourner les chutes périlleuses dont Stanley avait signalé l'existence en amont de Vivi; nouer des relations pacifiques, des rapports commerciaux avec les tribus riveraines; établir de loin en loin, tout le long du fleuve, parmi ces nations exemptes de toute domination de puissances européennes, des stations *hospitalières* (à l'instar de celles fondées à la côte orientale), centres d'études, points d'appui et de refuge pour les voyageurs, susceptibles de devenir autant de groupes de populations marchant par degrés dans la voie du progrès, autant de villes africaines où l'industrie locale étalera, près des produits manufacturés de la vieille Europe, ses créations splendides, empruntées à un sol que la nature a gratifié de ses luxuriantes et magnifiques richesses.

Pour réaliser ce prodige, le Comité d'études du haut Congo possédait un capital d'un million de francs, valeur matérielle relativement impuissante, si elle n'eût été renforcée par l'intelligence, l'activité et les connaissances acquises dans l'art de la conquête africaine civilisatrice, de ceux qui l'administraient.

Le roi des Belges, inspirateur et parrain prévoyant du comité, n'avait point négligé de réunir toutes les chances, toutes les forces favorables ou nécessaires au développement de la société naissante. Il lui donnait, à Bruxelles, pour président, un homme capable de la faire grandir : M. le colonel Strauch, qui depuis des années collaborait à l'œuvre africaine, en qualité de secrétaire général de l'Association.

En outre, le pavillon du Comité — le drapeau que les voyageurs déploieraient, suivant un usage constant en Afrique, en tête de leurs caravanes et au-dessus de leurs établissements — était celui qui avait déjà resplendi sous l'Équateur, la bannière glorieuse et chérie des premiers pionniers belges de l'Association : l'étendard bleu chargé d'une étoile d'or.

Le choix du président, l'adoption du drapeau, par le nouveau *Comité d'études* dénotaient clairement que les deux sociétés internationales africaines étaient et entendaient rester sœurs.

Enrôlées sous le même oriflamme, guidées par des pensées presque identiques, ayant à Bruxelles leur siège commun, les mêmes âmes dirigeantes, ces deux sociétés marchaient par deux routes opposées à la découverte totale d'un pays tropical qui, à la honte des siècles passés, tandis que les deux Amériques s'étaient couvertes d'États civilisés et prospères, que l'Inde était devenue une province anglaise, que le Japon se transformait en un royaume européen, que l'Australie, la Nouvelle-Zélande et bien d'autres contrées reproduisaient aux antipodes, les institutions politiques et sociales des nations les plus florissantes, nourrissait une population de 90 millions d'habitants moralement enfouis sous les ténèbres épaisses et profondes de l'ignorance et des barbares préjugés.

Honneur à ces sociétés bienfaisantes !

Elles ont marqué l'éclosion d'une ère nouvelle pour une terre de servitude et de mystère, pour une partie du noyau de l'Afrique, de l'incommensurable région centrale qui reste encore à explorer, et dont les limites furent tracées par les expéditions de Barth, de Mage, de Rohlfs, de Nachtigal, de Schweinfurth, de Baker, de Gordon, de Livingstone, de Cameron, de Pogge, de du Chaillu.

Elles ont permis à la Belgique d'ajouter à la liste glorieuse de ces illustrations de la découverte africaine les noms de ses plus grands explorateurs, de ses plus généreux martyrs, à côté de celui de Stanley.

Ce dernier, revenant par le Cap de son mémorable voyage au Congo, avait, en décembre 1877, rencontré à Zanzibar les *leaders* belges de la première expédition de l'Association internationale.

Dès cette époque, Stanley, convié par S. M. Léopold II et par M. le colonel Strauch, secrétaire général de l'Association, à offrir, suivant la nécessité, ses services et son assistance aux explorateurs belges, s'était mis, par une longue et courtoise lettre, en rapport avec le capitaine Cambier, l'illustre créateur de la station de Karéma ; depuis, il avait attentivement suivi les marches progressives des expéditions à la côte orientale, et communiqué à leurs divers chefs des conseils précieux, des propositions d'organisation de caravanes ou l'indication de points spéciaux à visiter.

Cet intérêt bien légitime, que le célèbre voyageur prenait aux opérations des Belges en Afrique, son esprit entreprenant, son tempérament énergique et robuste, son intrépidité incontestable, sa pratique sans égale des voyages aux pays des tropiques, le désignaient de prime abord aux

fondateurs du Comité d'études du haut Congo pour diriger une œuvre qui ne pouvait à son origine être confiée à des novices inexpérimentés ou peu sûrs.

D'autre part, l'homme favorisé par le sort, qui venait de trouver une inconnue du problème géographique africain; qui traçait sur la carte le cours majestueux du fleuve équatorial; qui, au lendemain d'une série bien longue de dangers inénarrables et d'épreuves écrasantes, dans son désir de secouer la torpeur fatale, la somnolence qui envahit tout être livré au repos forcé, à l'arrêt subit de tout mouvement, de toutes préoccupations, après avoir vécu durant des années d'une existence orageuse et prodigieusement active, avait jeté sur ses notes précieuses d'explorateur cette pensée vivifiante de Longfellow : « La récompense est dans la poursuite; le prix, c'est le ravissement que donne la course. » Stanley, insouciant de nouvelles fatigues ou de nouveaux périls, ne pouvait qu'accepter avec empressement la situation élevée que lui offrait l'auguste Fondateur du Comité d'études, situation, qui lui permettrait de contribuer dans une large part à rendre féconde sa découverte.

Les instructions données à Stanley, à tous ses agents, par le Comité d'études du haut Congo furent strictement conformes à celles que remettait aux siens l'Association internationale : l'humanité, la justice, la loyauté, régleront constamment leurs rapports avec les indigènes; ils n'auront jamais recours à la violence, à la supériorité matérielle, fût-ce même pour venir à bout de défiances injustes, ou vaincre des résistances déraisonnables : c'est par la persuasion, la douceur, les bons procédés qu'il s'agira d'en triompher.

Ces agents sont bien des civilisateurs pacifiques, des missionnaires patients mais énergiques dans leurs négociations, largement compensés par le bénéfice moral, le progrès des idées, l'amélioration des mœurs, qui s'accompliront ainsi parmi les populations africaines.

Nous verrons par la suite que ces instructions ne furent jamais méconnues.

Au grand étonnement de certaines nations conquérantes, persuadées que plus un peuple est ignorant et sauvage, plus on doit user, pour le civiliser, de moyens violents et terribles, une poignée valeureuse de Belges tolérants, charitables, dévoués, remplis d'abnégation, allait se succéder au Congo, et amener les habitants de ce pays, à marcher à pas de géant dans la voie des idées modernes, du progrès général.

En juillet 1879, Stanley, débarqué pour quelques jours à Gibraltar, recevait du colonel Strauch, président du Comité d'études, les instructions défini-

tives les plus précises, relativement à la mission dont il était chargé.

« Il serait bon, mentionnaient-elles, d'obtenir des chefs de tribus riveraines des concessions de terrains privilégiées, et de livrer à la culture le plus possible de terres arables.

« Les stations à créer devraient être habitées par des hommes de couleur, *libres*, sous le protectorat des hommes blancs.

« L'influence protectrice de ces stations devrait pouvoir s'étendre sur les chefs et les tribus environnantes, dont on formerait une sorte de confédération républicaine d'hommes noirs, *libres*; confédération qui serait indépendante, excepté toutefois, si le Roi à qui est due la conception de l'œuvre du Congo, se réservait plus tard le droit de déléguer des pouvoirs présidentiels sur cette république à une personne résidant en Europe.

« Le projet n'est pas de créer une colonie belge, mais de jeter les bases d'établissement d'un puissant État nègre. »

En réponse à ces diverses notifications, Stanley adressait au colonel Strauch certaines objections basées sur le temps et les difficultés à surmonter pour accomplir cette œuvre sublime, à la réussite de laquelle il se déclarait entièrement dévoué.

Le 14 août 1879, deux ans presque jour pour jour, après avoir quitté l'embouchure du Zaire, Stanley débarquait à Banana, venant de Zanzibar, où il était allé recruter, pour remplir sa nouvelle mission, soixante-huit Zanzibarites, dont trente-quatre l'avaient accompagné dans son dernier voyage à travers l'Afrique. Obligé d'attendre dans cette localité pour composer la première expédition du Comité d'études, Stanley renforça son escorte noire de soixante-douze Kabindas, de quelques nègres de la côte occidentale et de cinquante indigènes des environs de Vivi, engagés à la journée.

Les Kabindas, originaires du pays qui s'étend au nord du Congo jusqu'à la rivière de Tchiloango, sont de hardis marins qui forment exclusivement l'armement des embarcations employées par les divers trafiquants européens établis sur le littoral congolais et à l'estuaire du fleuve. Parmi eux se recrutent aussi les charpentiers, les blanchisseurs, les cuisiniers, indispensables aux voyageurs et aux résidents civilisés. Bien que restés sauvages, ils sont utiles aux blancs dans les divers métiers qu'ils ont appris, et dont la nécessité leur fait chaque jour un besoin plus pressant.

Un de leurs chefs de tribus, Manuel Poun, avait été élevé en Portugal; puis, de retour dans son pays, il avait repris les mœurs et les coutumes de ses sujets ou *muleks*.

(Ce dernier mot, qui reviendra dans différents sens à maintes pages de

notre ouvrage, a mille acceptions, mais il ramène toujours l'idée d'inférieurs, de serviteurs.)

D'un naturel fort peu impressionnable, ces Kabindas sont incapables de de s'émouvoir d'un accident si grand qu'il soit, dont ils sont les témoins ou les propres victimes. Un négociant français, qui a résidé quatre années sur la côte occidentale d'Afrique, dans les parages de l'estuaire du fleuve Congo, raconte ainsi la cérémonie des funérailles d'un Kabinda, mort dans les circonstances suivantes.

Ce nègre, après avoir frappé l'eau du fleuve pour effrayer les caïmans ou les requins, s'était livré aux ébats nautiques les plus imprudents dans les eaux jaunâtres de la crique de Banana. Malgré sa précaution première, il fut désagréablement surpris dans son bain par un monstrueux crocodile entraîné jusque-là par le courant rapide. L'animal amphibie coupa la jambe du Kabinda qui, ramené à terre par des camarades témoins de l'accident, montés dans une pirogue, fut déposé mutilé et sanglant sur les rives sablonneuses du Congo.

Pendant qu'il se tordait dans d'atroces souffrances, ses amis l'entouraient sans lui porter secours, mais criaient et se lamentaient; les femmes accouraient de tous côtés pour pleurer autour de son corps; une vieille négresse, toute nue, se roulait dans le sable, s'agenouillait, poussait des hurlements affreux, jusqu'au moment où le malheureux Kabinda privé de sang, mort quelques heures après, obligeait selon la coutume ses noirs compatriotes à veiller toute une nuit son cadavre.

Ces veilles nocturnes et funèbres étaient pour les Kabindas une occasion de chanter un air plaintif et monotone puisé au fond des bouteilles de tafia. Le lendemain ils transportaient le corps du défunt au village le plus voisin, et l'enterraient sans l'ensevelir, comme un vulgaire animal, dans le cimetière. Cette apparence de cérémonie terminée, les noirs se dégrisaient peu à peu, reprenaient leurs occupations et ne pensaient pas plus au mort qu'un employé européen des pompes funèbres ne pense à ceux qu'il conduit quotidiennement à leur demeure dernière.

Les Kabindas ont une légende religieuse, mêlée de croyances locales et de souvenirs de la religion catholique enseignée par les missionnaires qui, aux siècles derniers, ont parcouru leur pays.

Ils croient fermement qu'un homme venu d'en haut résolut un jour de peupler le monde. Pour ce faire, il prit de la terre, lui donna la forme humaine, et, ayant construit un four, l'y plaça. Le four chauffé trop longtemps noircit entièrement la statue; ce bloc de terre brûlée, fut le père des nègres.

L'homme d'en haut, mécontent du résultat obtenu, pétrit une autre forme, chauffa davantage le four, et obtint cette fois un produit jaune; ce fut le père des mulâtres.

Furieux, le sculpteur sur terre cuite, le premier Bernard Palissy qui rêvait toujours mieux, renouvela pour la troisième fois son expérience, chauffa avec rage, à rouge, puis à blanc, et sortit du four un mannequin couleur race caucasique : le roi de tous les autres, le *papa* des Kabindas.

L'homme d'en haut, satisfait, brisa son four et se reposa.

Cette légende bizarre, que nous livrons aux méditations de nos lecteurs, est cependant en contradiction avec certaines connaissances des Kabindas, qui savaient parfaitement que la race mulâtre provient des relations des races blanche et noire.

Mais toutes leurs actions, toutes leurs croyances sont en opposition continue. D'une intelligence trop primitive pour concevoir un être idéal, ils ont besoin de dieux palpables, auxquels ils reconnaissent une puissance surnaturelle, divine. Leurs invocations ne s'adressent toutefois qu'aux fétiches méchants; les bons n'ont pas besoin d'être sollicités.

Les femmes des Kabindas cultivent la terre, c'est-à-dire qu'elles s'occupent à peu près uniquement à arracher les mauvaises herbes, à les brûler, à émonder les pieds de manioc, en grattant légèrement le sol à l'aide d'une pioche dont le type primitif a dû se trouver dans l'arche de Noé.

Elles emmènent aux champs leurs filles en état de marcher, et, si elles ont des enfants à la mamelle, elles les portent sur le dos, travaillent et piochent, tandis que le nourrisson, à cheval sur leurs reins, est assis dans un morceau d'étoffe qui vient s'attacher au-dessus des seins et les comprime affreusement.

Une affaire très importante chez les Kabindas, une cérémonie tapageuse, une occasion pour eux et leurs femmes de se livrer pendant deux jours aux jouissances enivrantes du tafia, c'est une fête d'épousailles, une noce de Kabindas, l'accouplement légal, jusqu'à la date toujours possible du divorce d'un nègre kabinda avec une négresse *ejusdem farinæ*.

Un Kabinda, lassé de la vie de garçon, a arrêté le prix avec le père d'une jeune fille : il est fiancé. Durant quarante-huit heures, il y a fête dans les deux camps. Les danses et les orgies marquent cette date mémorable.

Le jour du mariage arrivé, les parentes et les amies de la fiancée sortent des cuisines de la belle, apportant l'une, un plat de porc, mets consacré dans toutes les occasions solennelles, les autres du mouton, des poules, du poisson, etc., etc., enfin une immense *moanda* (plat à l'huile de palme), le *nec plus ultra* pour un palais de Kabinda.

Une large bande d'un riche tissu soyeux recouvre tous ces plats et forme comme un vélum sur la tête des femmes qu'elle relie toutes ensemble. Celles-ci, vêtues très légèrement de leurs plus belles étoffes, défilent les unes derrière les autres, lentement, sur une pièce de coton déroulée, étendue à terre depuis le *chimbeck* (case) de la future jusqu'à celui de son fiancé. Un négrillon ouvre la marche, que règlent deux hommes placés à ses côtés, armés chacun d'un sabre de cavalerie rouillé, provenant directement d'un vieux stock d'arsenal portugais.

Derrière le cortège se presse la foule des Kabindas de la localité, les uns portant des *m'bouda*, dames-jeannes de tafia, les autres tirant des coups de fusil, en signe de réjouissance.

Le mari attend entouré de ses amis, il reçoit les arrivants d'un air grave circonstancié, puis on se met à table, les hommes d'un côté, et les femmes de l'autre.

La fiancée n'est pas encore là.

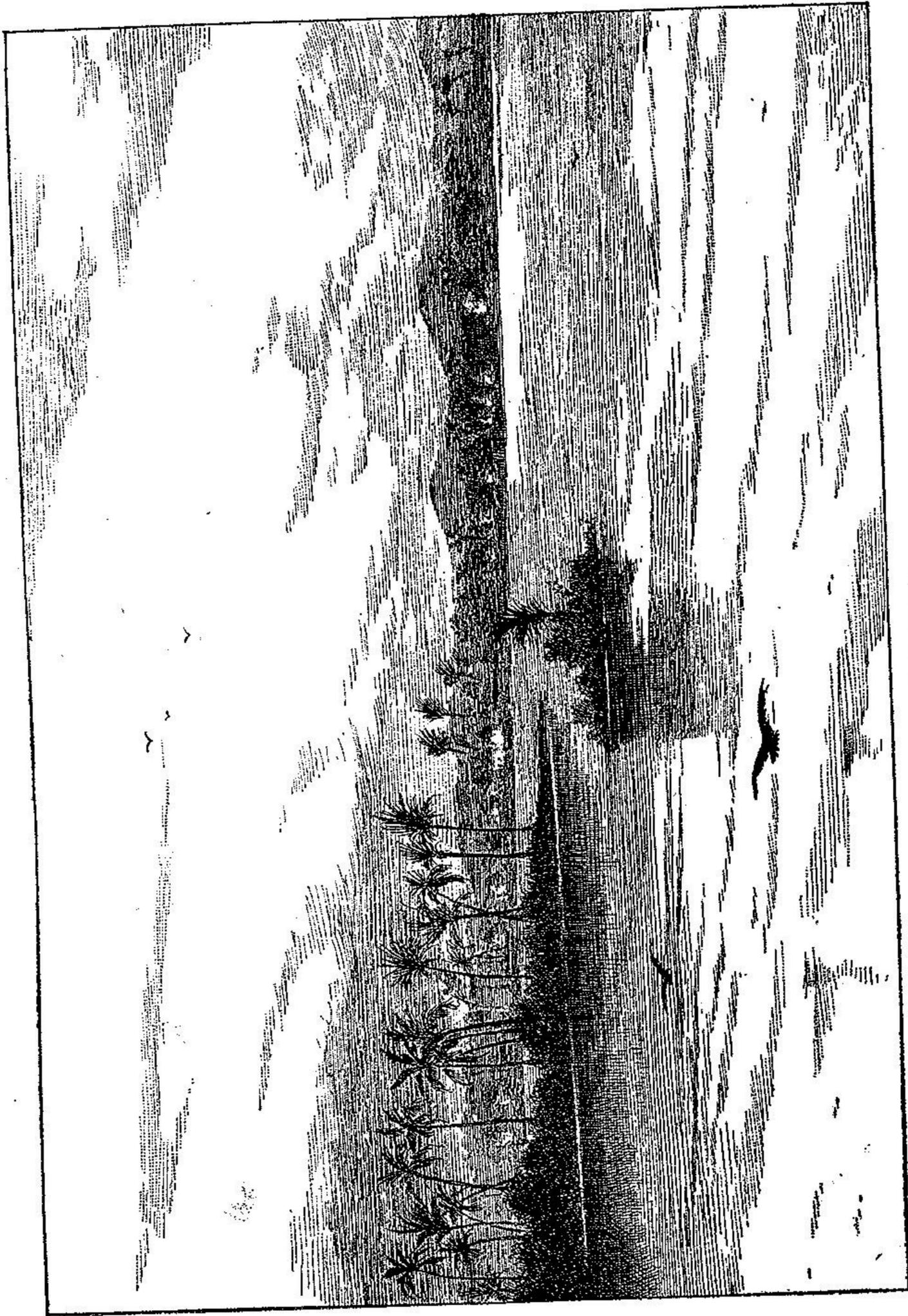
Les hommes et les femmes, accroupis sur leurs talons, mangent, absorbent, engloutissent, les uns avec une cuiller de bois, les moins favorisés avec leurs doigts. Toutefois, luxe inusité, ils ont chacun leur assiette, taillée au couteau dans le tronc d'un *boswellia*.

La bouche pleine, ils rient, causent, jacassent, chantent à tue-tête, en ayant soin d'humecter à outrance leurs gosiers assoifés de desséchant tafia.

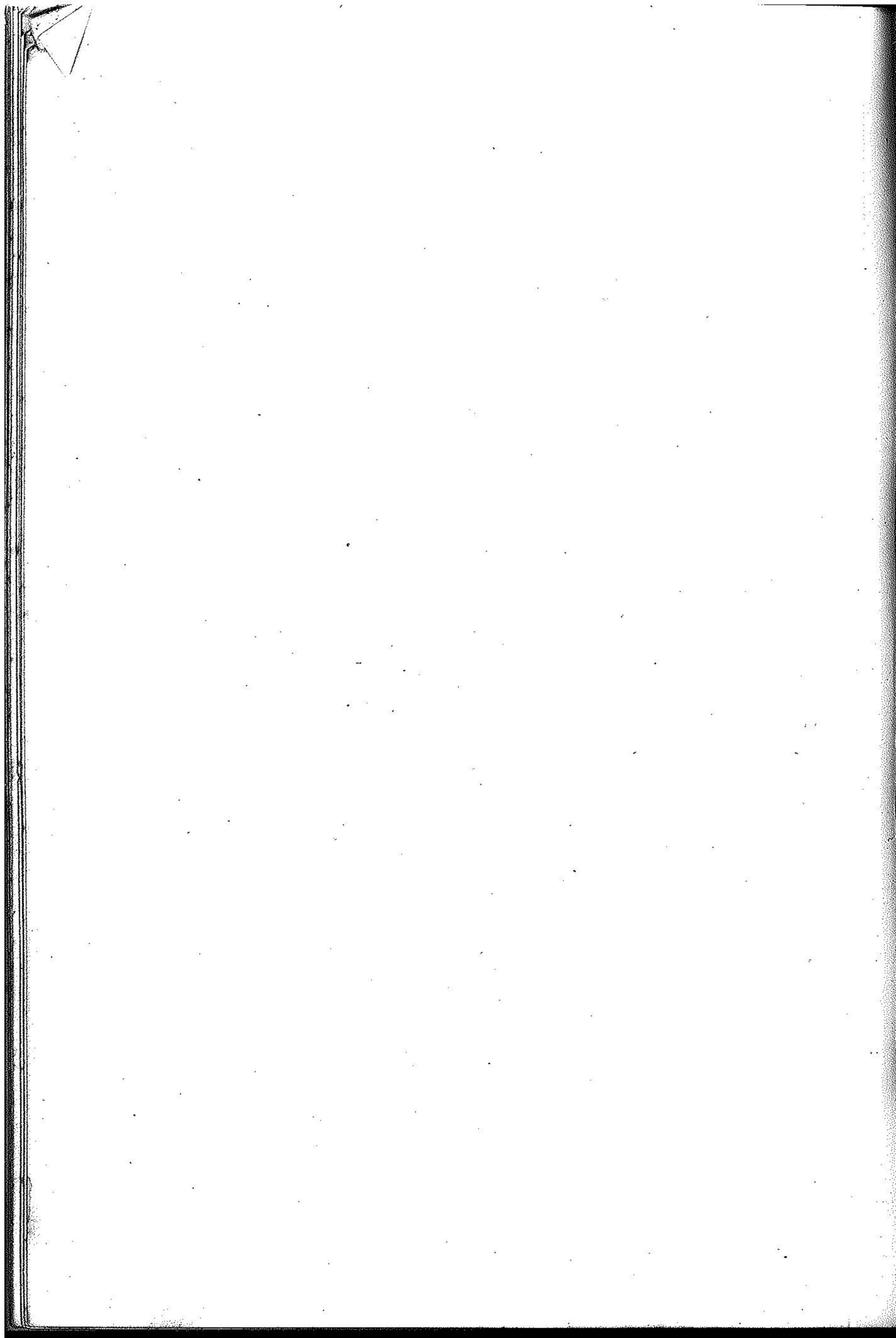
De temps à autre, les femmes quittent leurs places, afin d'aller servir leurs seigneurs et maîtres, non pour changer les assiettes, mais pour passer les plats abondants.

Le festin terminé, la fiancée, annoncée par son père, est confiée à son mari... Le jour baisse, le soleil disparaît, l'heure crépusculaire passe rapide sous le ciel équatorial. Le Kabinda un instant disparu au fond de son *chimbeck*, pour mettre son épouse au courant de ses nouveaux devoirs, revient seul prendre part aux réjouissances générales qui durent toute la nuit. L'orgie dès lors est à son comble; les fusils tonnent jusqu'à épuisement de poudre; les chants, les danses, la boisson, la musique stridente et les hurlements sauvages des nègres *ivres morts d'eau-de-vie* à cinquante degrés, jettent leurs notes discordantes sous un ciel africain où brillent, dans toute leur éblouissante clarté, les étoiles silencieuses, dont le scintillement fait pâlir la froide lumière du phare géant de la nuit.

Ces sortes de noces se renouvellent fréquemment chez les Kabindas. Parmi ces peuplades, la polygamie existe au plus haut degré. La femme est une richesse : plus un homme en possède et plus il est puissant; ce sont des bras à faire travailler, qui rapportent sans coûter autre chose que des



VUE DE BANANA



anneaux de cuivre. C'est en outre un moyen de nombreuse parenté, qui unit au mari les membres des familles de ses femmes, et augmente son influence.

Certains chefs kabindas épousent jusqu'à six femmes; mais une seule mérite réellement ce titre: c'est en général la première épousée, la grande femme, comme l'appellent ces indigènes; son fils est un chef de tribu futur et l'héritier présomptif, ceux des autres femmes sont des muleks.

Lorsque le mari kabinda peut prouver, devant les juges du pays, des griefs sérieux et avouables contre son épouse, il est autorisé à la renvoyer à sa famille, moyennant une indemnité. Bien trouvée chez ces sauvages polygames, cette application du dommage et intérêt!

Presque toujours les batailles entre Kabindas proviennent de l'enlèvement de quelque belle Hélène du pays, que deux puissants chefs se disputaient. En tout temps et en tout pays, le sexe faible charmant, blanc, teinté de rose ou noir d'ébène, fut toujours l'occasion des plus grandes querelles, et partout, selon l'axiome d'un législateur, dans toute affaire embrouillée, souvent même dans les plus sanglantes pages de l'histoire, dans l'assassinat des rois et des grands, comme parfois dans la vengeance d'une nation opprimée par des tyrans, on doit d'abord chercher... la femme.

Chez les Kabindas, disons-nous, des luttes belliqueuses s'élèvent entre tribus à propos d'une épouse ravie, d'une jeune fille enlevée. Deux camps se forment aussitôt; les hommes ennemis, armés de leurs sabres, marchent les uns sur les autres, s'injurient et se jettent des pierres, en évitant avec soin de se prendre aux cheveux. Comme il existe entre les deux corps ennemis un espace assez large pour rendre inoffensives les lames d'acier terni, les Kabindas finissent par ne plus se lapider, pour assister en spectateurs bruyants et animés à un simulacre de guerre qui n'offre aucun danger.

L'un des combattants, le plus hardi, s'avance entre les deux camps, et, en courant en cercle, en se penchant, en se livrant à mille contorsions grotesques, fait voltiger au-dessus de sa tête un pagne dont l'extrémité, attachée à une hampe de bois, se déploie, flotte comme une longue écharpe et décrit dans l'air des courbes gracieuses. Puis il ne tarde pas à renoncer à ce genre d'exercice, saisit d'une main son sabre, de l'autre le fourreau, et les frappe l'un contre l'autre, en défiant et en insultant ses ennemis: « Lâches, femmelettes, chiens de nègres, hurle-t-il, avancez, c'est moi, approchez! »

Un adversaire se présente; le bravache n'insiste plus et bat prudemment en retraite. Des deux camps opposés se croisent de nouvelles pierres, jusqu'à ce qu'un arc-en-ciel pacificateur, la belle Hélène, cause du combat,

mette fin à l'orage en réintégrant le domicile conjugal ou paternel.

C'est parmi ces tribus peu belliqueuses, mais utiles aux Européens vivant à l'embouchure du Congo, que Stanley avait recruté des renforts pour son escorte noire. Leur pays s'appelle Cacongo, soit en langage indigène : le second Congo (*n'ca* veut dire l'autre, le second). Landana, Futila, Kabinda et Vista sont autant de localités lui appartenant, autant de points où se trouvent de nombreuses factoreries hollandaises.

Il nous paraît utile de donner dès à présent la description des établissements commerciaux des Européens dans le bas Congo, désignés sous le nom de factoreries.

Ces factoreries se composent en général d'une maison principale à simple rez-de-chaussée, construite en planches venues d'Europe, recouverte d'une toiture en feutre, et renfermant de nombreux magasins servant d'entrepôt pour les marchandises et les produits, une forge, une cuisine, une huilerie pour l'épuration de l'huile de palme, des chambres d'habitation placées à chaque extrémité des divers magasins, et séparées d'eux, pour en assurer la surveillance constante, par une cloison à claire-voie.

Autour de ce palais local se pressent les chimbeks, cabanes des naturels employés à la factorerie, formant parfois de véritables villages, suivant l'importance de l'établissement européen.

Chaque groupe de ces employés noirs a son chef, qui jouit d'une autorité sans conteste. Élu par ses congénères, il est très fier et très jaloux de son autorité, et n'obéit qu'au blanc chez lequel il distribue les travaux réservés à chacun de ses subordonnés.

Le nombre des factoreries hollandaises, françaises, anglaises ou portugaises, était considérable sur la côte occidentale africaine du Congo. On en trouvait dans toutes les criques, au bord de toutes les rivières et cinq d'entre elles étaient établies à Banana; la plus importante appartenait à la *Nieuwe Afrikaansche Handels-Vennootschap*, de Rotterdam.

C'est dans le havre de cette dernière que le vapeur *Barga*, capitaine Michel Demyttenaere, parti d'Anvers en mai 1879, vint s'ancrer quelques jours et déployer fièrement, sous le bleu limpide d'un ciel équatorial, la flamme aux trois couleurs de la Belgique.

De son bord, quatre Belges (MM. Van Schendel, ingénieur, Gérard et Petit, mécaniciens, et Janssens, charpentier), trois Américains, trois Anglais, deux Danois, un Français, avant de débarquer sur un sol qu'ils devaient, avec l'appui du Comité d'études, enrichir de leurs rudes labeurs, admirèrent le splendide paysage qui s'offrait à leurs regards.

Devant eux le village de Banana alignait le long du rivage ses maisons

enduites de chaux, dont la blancheur éblouissante étincelait sous les rayons puissants du soleil des tropiques, tandis que plus au nord, sur l'horizon, se découpaient les falaises rouges de la rive méridionale du fleuve (cap Padron) surmontées de leurs forêts de palmiers, de papyrus, de cactus de 6 mètres de hauteur, de plantes grasses de toute espèce, dont les couleurs harmonieuses, empruntées à toutes les teintes du vert, se confondaient dans un ensemble admirable avec le velours de leurs fruits multicolores.

Sous leurs yeux, près des flancs du navire, le havre de la factorerie et le port de Banana, constitués par un bras du Congo séparant le rivage septentrional du fleuve des nombreux îlots qui encombrant son cours, étalaient comme un miroir la surface unie de leurs eaux.

Plus loin, vers l'occident, le fleuve au courant indomptable, filant avec une rapidité de 7 à 9 kilomètres à l'heure, luttait victorieux contre la mer, et roulait ses vagues grisâtres, charriant des amas boueux, des troncs d'arbres et des millions d'épaves arrachées à ses rives, jusqu'à cinquante milles au milieu des flots verts de l'Océan irrité.

A la bouche du fleuve, large de 11 kilomètres, la pointe française ou de Banana, couronnée par la factorerie de la maison Daumas-Béraud (ancienne firme Daumas-Lartigue) de Paris, le premier établissement fondé sur cette terre en 1855, s'étendait au nord, basse et sablonneuse, mesurant environ 3 kilomètres de longueur, sur une largeur variant de 40 à 400 mètres; à son centre, deux marais de formation récente, créés par les assauts incessants des eaux du fleuve et de la mer, formaient par instant comme un seul corps mouvant avec ces deux voisins liquides; les vagues montueuses de l'Atlantique passaient au-dessus de leurs eaux stagnantes et couraient se mêler à celles du Congo.

Au sud de l'embouchure, Shark-Point encadré par une végétation riche et sauvage, abritait des vents du sud-ouest la crique où se balançait à l'ancre le steamer *Barga*. Au point le plus élevé de ce promontoire, une colonne de pierre se dressait en pyramide monumentale, intacte et respectée par le temps, les saisons et les indigènes, pour perpétuer la mémoire de la découverte de l'estuaire du Congo par le Portugais Diego Cam.

Mais l'attraction enchanteuse, la variété infinie de ce spectacle africain, que les passagers du *Barga* eussent en vain comparé à tous ceux qui, sur la côte occidentale, le port du Gabon lui-même, avaient signalé leurs escales; l'ensemble sauvage, plein de magnificence, de cette nature animée où les lames écumantes de l'Océan, les flots tourbillonnants du fleuve, séparés dans leur course furibonde par d'innombrables îlots de verdure, s'alliaient à la grâce merveilleuse, à l'incomparable splendeur des sites

luxuriants des côtes et des nuances inimitables, indéfinissables des berges du Congo, ne pouvaient que rappeler aux voyageurs européens, par leurs côtés plus tristes, le silence par trop solennel qui régnait sous les voûtes boisées des rives, les périlleux dangers que sous sa beauté farouche tenait aux mariniens le fleuve hypocrite, l'absence complète de tous travaux humains, hormis les factoreries, les terres fécondes mais partout indéfrichées, la nécessité d'installer dans « ces régions bénies » la civilisation avec son apport inséparable de bien-être, de travail et de liberté.

Les Européens arrivés d'Anvers remarquaient la largeur du port de Banana, double de celle de l'Escaut devant la cité maritime belge; sa longueur de près de 4000 mètres, dépassant le développement total des nouveaux quais de la même ville; sa profondeur variant jusqu'à 10 mètres et plus, offrant aux navires du plus fort tonnage un mouillage sûr, à l'abri des courants et des vents du large; et son entrée, resserrée entre deux bancs de sable, visibles seulement à marée basse, le banc de Stella à l'ouest, le banc de Djalmath à l'est; séparée du lit principal du fleuve par une île appelée *Boulembemba* (l'île aux bœufs).

Que manquait-il à ce port naturel pour acquérir une importance considérable, et devenir le plus grand entrepôt du commerce de la côte occidentale africaine? Il lui manquait les bienfaits, le mouvement et l'activité qu'allait lui donner généreusement le Comité d'études, inspiré et fondé par S. M. Léopold II.

Ces régions mieux connues, plus fréquentées désormais, vont se transformer et devenir méconnaissables. Un phare gigantesque jettera dans la nuit africaine l'éclat de ses feux électriques à l'entrée du port de Banana; des bouées aux couleurs éclatantes marqueront le libre chenal qui y conduira les navires de tous les rivages du monde civilisé; les sondages seront complétés, des digues et des quais s'élèveront avec majesté sur les rives sablonneuses; les installations maritimes les plus complètes assureront à l'Anvers africain un avenir indiscutable et brillant. Une population noire, grâce à l'outillage compliqué de la science moderne, instruite et guidée par des blancs dans l'art de l'utiliser, aura érigé ces travaux, aura creusé le port de Banana, rival de Zanzibar!

Mais le *Barga* ne peut s'éterniser dans le havre de la factorerie; les passagers européens doivent s'arracher à la contemplation du délicieux tableau dont les ombres ont inspiré leurs calculs ou leurs rêves. Le *Barga* doit sans retard revoir le port d'Anvers; il faut au plus tôt l'alléger du précieux chargement dont ses flancs sont bondés.

Quel étrange armateur a frété ce navire? ont dû se demander les habi-

tants du village de Banana, dont la population nègre d'environ 700 individus avait envoyé la plus grosse part de ses échantillons humains au déchargement du *Barga* : des Krouboys (indigènes de la côte de Krou, cap des Palmes), noirs très vigoureux, moins incivilisés, moins voleurs que les gens du pays, manœuvres habituels des factoreries, sorte de porte-respect des blancs, très mal vus des nègres de Banana, que l'appât d'un gain rémunérateur avait amenés à prêter leur concours; ainsi que des *kroomen*, esclaves libérés, issus de tous les points de l'Afrique centrale.

Assurément, le négociant auquel appartenait la cargaison du *Barga* n'a pas eu l'intention de consacrer à la *troque* les marchandises qu'il vient d'importer au Congo.

Des flancs volumineux du navire à vapeur sortaient des steamers, des baleinières, des allèges en acier, un gig, toute une flotille, parée, armée, prête à s'élancer à la conquête du courant rebelle d'un fleuve géant.

Chacun de ces bateaux portait sur le blindage, à l'abri du pavillon bleu chargé de l'étoile d'or, un nom qui sera pour ses passagers futurs un souvenir de la patrie lointaine, ou qui, plein de glorieuses promesses, guidera ses hardis marins de plus en plus loin sur le Congo.

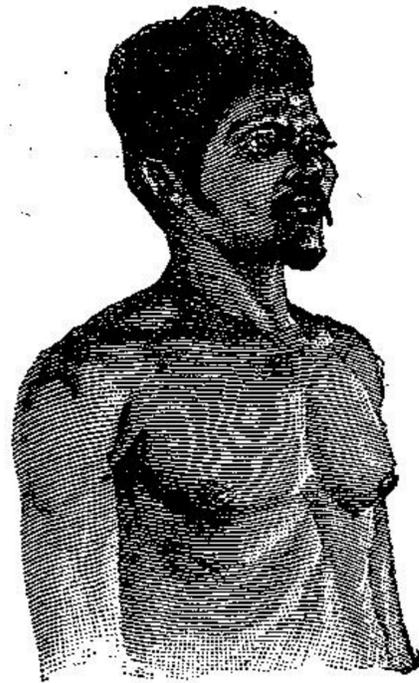
Le plus grand de tous ces bateaux était la *Belgique*, steamer à deux hélices jaugeant 30 tonneaux, mesurant 65 pieds de long, 11 pieds de large, 5 pieds et demi de profondeur; sa force nominale était de 16 chevaux, sa vitesse de 8 nœuds et demi.

Puis venaient : *En avant*, embarcation à vapeur à roues, jaugeant 9 tonneaux, mesurant 43 pieds de long, 7 pieds 11 pouces de large; d'une force nominale de 6 chevaux; d'une vitesse de 8 nœuds;

Le *Royal*, steamer à hélice, construit par White, de Cowes; jaugeant 8 tonneaux; 30 pieds de long, 6 de large, d'une vitesse de 8 à 9 nœuds. Cet élégant petit navire, richement équipé, muni d'une cabine luxueuse, était un don-royal, généreusement offert à la première expédition du Comité d'études par S. M. Léopold II;

*L'Espérance*, embarcation à vapeur, à hélice, jaugeant 8 tonneaux; 42 pieds de long, 7 de large, force de 6 chevaux; vitesse de 7 à 8 nœuds;

Deux baleinières l'une d'une capacité de 12 tonneaux, l'autre de 6;



KROUBOY.

La *Jeune africaine*, allège en acier ;

Un gig de 3 tonneaux et demi.

Tous ces bateaux, amarrés le long du rivage, stupéfaient la population noire de Banana, et remplissaient d'un espoir légitime tous les membres européens de l'expédition de 1879 réunis autour de Stanley, qui, appréciateur habile de ces richesses de locomotion en même temps que reporter fidèle, ajoutait aux notes de son second voyage du Congo .

« Le coût total de la construction de cette flottille était de 120,000 francs. »

Des essais indispensables devaient être subis par chacune de ces embarcations destinées à affronter à bref délai les passages périlleux, les tourbillons menaçants, les tempêtes violentes, la longue série de dangers que leur réservait la navigation fluviale.

Pendant que Stanley et ses compagnons blancs dressent au sport nautique les bateaux et les équipages noirs qui les amèneront le 1<sup>er</sup> février 1880, à 184 kilomètres de la côte océanique, par 5° 40' de latitude sud et 13° 49' de longitude est, sur la rive droite du Congo, au point appelé Vivi, nous allons entr'ouvrir le trésor des richesses botaniques et anthropologiques des territoires du Congo, au bord desquels les vagues de l'Atlantique courent parfois, furieuses, se briser contre les récifs, ou viennent ailleurs, calmes et paisibles, mourir en franges dentelées blanchâtres sur un sable fin et brillant.

Au sud de l'embouchure *actuelle*, le territoire qui se termine par le cap Padron présente une variété abondante des plus beaux spécimens de la flore africaine. (Nous écrivons l'embouchure « actuelle », à cause d'une opinion émise par divers visiteurs de l'estuaire du Congo sur l'existence probable autrefois d'un delta de ce même fleuve, c'est-à-dire de bouches multiples par lesquelles le cours d'eau monstrueux de l'équateur africain se déversait dans l'Océan.

Les environs d'Ambrizette, de Kinsembo surtout, sont pourvus des plus grands arbres du globe, du roi des forêts africaines, du majestueux baobab (*Adansonia digitata*).

Ce géant végétal atteint des proportions colossales. Peu élevé comparativement aux proportions phénoménales de son tronc, le baobab est couronné d'un feuillage très maigre, clairsemé au hasard de ses branches étalées en bouquet à une distance énorme, où s'accrochent par des filaments des fruits oblongs, noirs, d'une matière dure, ressemblant à une nuée de corbeaux suspendus par une patte, et contribuant à donner à l'arbre un aspect fort original.

Son bois humide et tendre s'entaille avec une grande facilité. Son écorce,

épaisse et flexible, est peu adhérente au tronc; coupée avec un couteau, elle se déchire sous forme de longs et larges rubans que les naturels trans-



LE BAOBAB.

forment en cordages, ou bien qu'ils utilisent après en avoir séparé les filaments, pour tisser des étoffes. Les Anglais achètent par quantités considérables des balles de 100 kilogrammes de cette écorce, dont le prix par tonne varie de 240 à 260 francs. Ils en fabriquent certaines qualités de papier.

Comme le chêne-liège des forêts septentrionales de l'Afrique, le baobab est une mine inépuisable, car, sans qu'il ait souffert en aucune façon, son écorce repousse et permet d'étendre chaque année davantage un commerce lucratif pour les indigènes. Le feu a peu de prise sur cet arbre d'une vitalité prodigieuse, dont les puissantes racines s'étendent, souterraines, à d'incommensurables distances.

Son tronc est une agglomération de deux ou quelquefois de trois masses végétales accolées ensemble; et, s'il faut en croire les explorateurs illustres qui se sont parfois arrêtés émerveillés, ahuris, devant un de ces colosses, il en est qui mesurent jusqu'à 35 mètres de circonférence.

Le conte d'un Robinson se taillant une maison complète, avec salon, salle à manger, cuisine, chambre à coucher, dans l'intérieur de ce monstre de la

végétation africaine, n'offrirait rien d'in vraisemblable à ceux qui connaissent de vue le baobab du Congo.

Une émotion indéfinissable se reflète dans tous les récits descriptifs des voyageurs qui ont fait halte un seul jour à l'ombre de ces géants séculaires. « Le silence profond qui règne sous leurs voûtes, écrit l'un de ces voyageurs, saisit profondément l'âme et la remplit d'une religieuse émotion. »

Parfois, auprès des baobabs, sur le même littoral dont nous essayons de retracer les merveilles, l'euphorbe à candélabres (*Euphorbia candelabrum*)

parvient à une hauteur gigantesque, et projette sa tige grise et rugueuse, armée d'un panache verdoyant, au milieu des acacias ou des mimosas dont le feuillage disparaît sous des fleurs d'or.

En outre, les grandes fougères, les cocotiers, les bassia, les aloès, les cactus, les énormes figuiers, les bananiers, les tamariniers, les gommiers d'Australie (*Eucalyptus globulus*) qui, atteignent en dix années jusqu'à trente mètres de haut, les pandanus, dont les branches en candélabres s'affaissent sous le poids d'un monde de végétaux parasites, les manguiers, qui forment aux embouchures des rivières et dans toutes les lagunes d'impénétrables fourrés, se groupent de loin en loin sur les



LES MANGUIERS DE BANANA.

côtes, tantôt en oasis ou en forêts profondes, tantôt en bosquets délicieux.

Mais lorsque, malgré les draperies flottantes des lianes, le brillant soleil de l'Équateur glisse jusqu'aux terres fécondes qui produisent ces pittoresques sites boisés ses premiers regards indiscrets à travers les dômes touffus, une innombrable légion d'êtres vivants salue d'un étrange concert de chants, de jaselements, de cris, de rugissements sonores, la clarté naissante du jour.

Dès l'aube, en effet, lorsque les tièdeurs de la nuit disparaissent devant la fraîcheur grise et bleue du matin; lorsque les gouttes de rosée brillent, perles diaphanes, attachées à l'extrémité des feuilles, tout renaît, tout vit, tout s'agite, sur le littoral du Congo, que la civilisation n'a pas encore privé des hôtes sauvages, charmants ou terribles, qui peuplent ses vastes ombrages.

Dans l'ancre des forêts, les animaux des grandes races africaines sont abondamment représentés. Le lion fait fuir devant lui des bandes effarouchées d'antilopes *cobus* dont la chair excellente enrichit parfois le menu de la table des habitants humains de ces parages, des troupeaux de buffles rouges, des gazelles, des zèbres, des léopards. Les lianes, les grandes herbes, les jungles de toute espèce, s'écartent un instant pour livrer passage à ces hordes qui, dans leur course, effrayent des essaims de petits oiseaux, dont le plumage d'un gris sombre ne rappelle en rien celui des brillants oiseaux-mouches de l'Amérique, auxquels ils peuvent être comparés par leurs formes mignonnes.



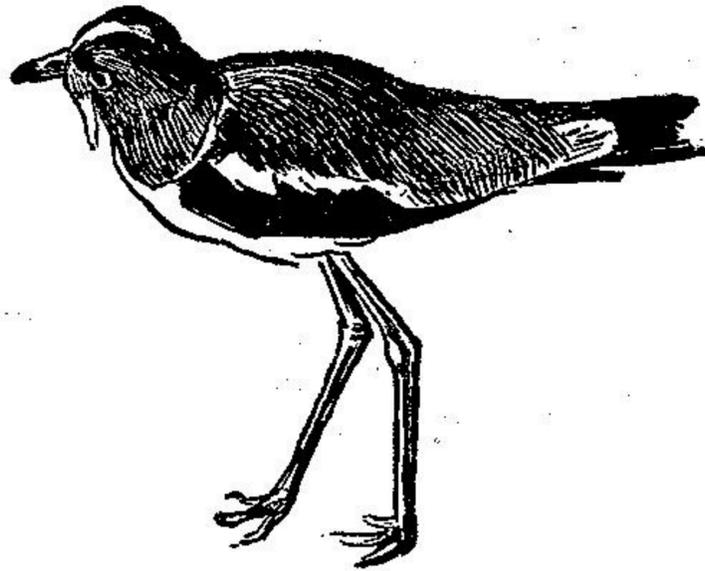
ANTILOPE COBUS.

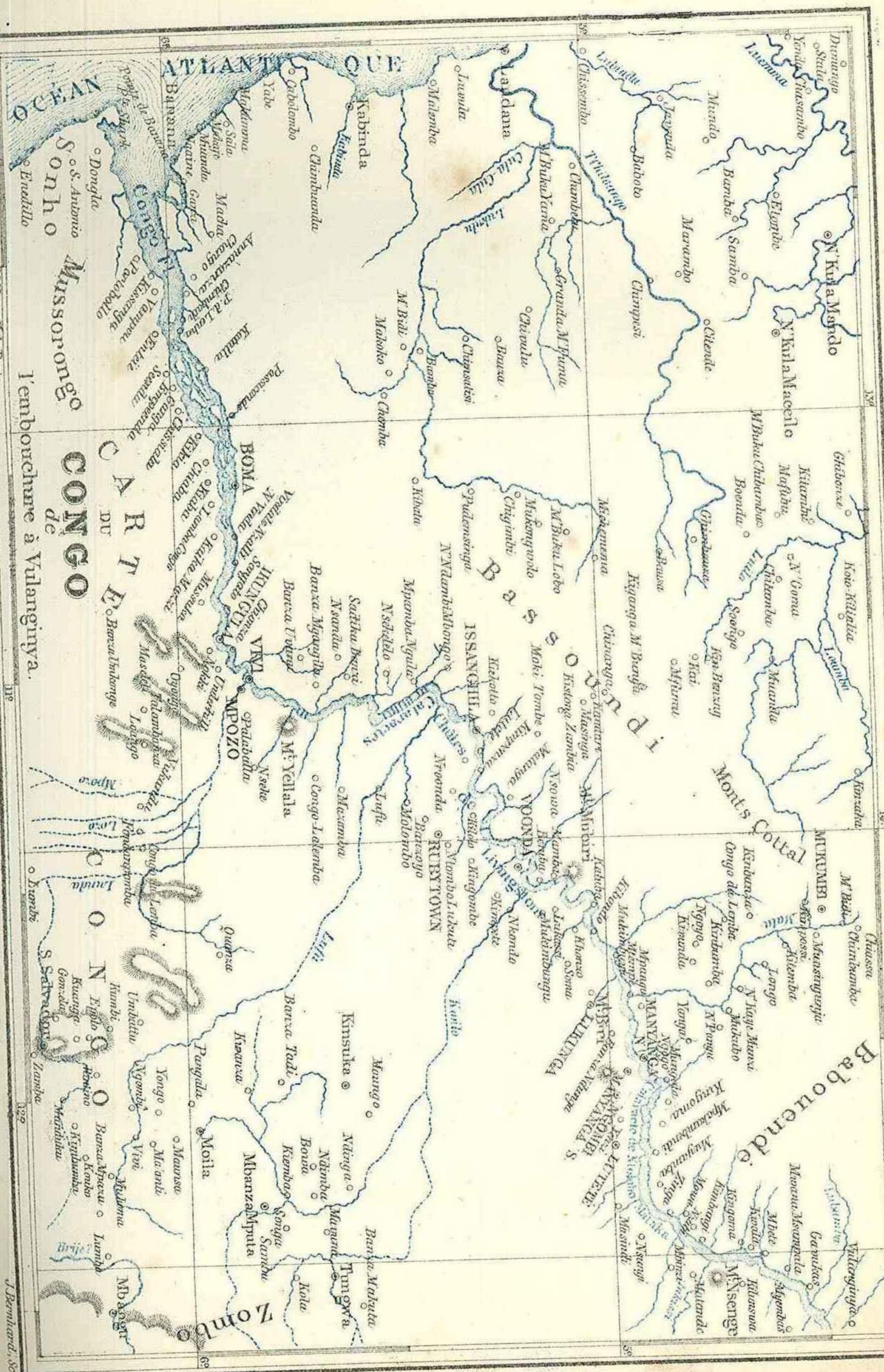
Les régions supérieures des arbres sont hantées par des myriades de perroquets gris, à queue rouge, qui jasant, caquettent, volent par saccades, jouent familièrement avec des singes verts (*Ciropithecus cephus*), jusqu'à ce que la venue soudaine et effrayante d'un chimpanzé ou d'un gorille, à l'air féroce et repoussant, arrête leurs joyeux ébats.

Dans les bois rapprochés des centres peuplés, les chacals et les hyènes, se reposent de leurs fraudes nocturnes; sur les berges des fleuves, et près des lagunes où croissent les palétuviers et les *ginglus* (sorte de pruniers), les lourds hippopotames se traînent lourdement pour sécher au soleil leur corps dégouttants de vase noirâtre.

D'oasis en oasis, à travers les terres incultes et stériles, des girafes promènent leur encolure élevée, joutant à courre avec les rapides autruches, précieux oiseaux que l'on retrouve aussi sous ces latitudes, et dont les colons, à l'instar des Anglais au Cap, pourront un jour tirer un large profit.

Toutes les rivières du littoral offrent à des quantités d'oiseaux aquatiques une pêche abondante, de copieux repas de poissons gros et petits. Les pélicans, les hérons, les ibis, sont les hôtes habituels de leurs bords, sans compter les cormorans ; et des vols considérables de petits oiseaux qui s'enfuient à tire-d'aile, poussant des cris aigus, lorsque de gros éperviers, toujours affamés, tournoient, planent dans l'air et s'apprêtent à fondre sur leur faible proie.





L'embouchure à Voulanginya.

SONHO MISSORONGO  
CARTES DU  
CONGO

Ch. A. Deshayes del.

1091, long. E. de Paris

Echelle de 1 à 1.500.000.

J. Bernier del. Sc.

